immédiatement intéressé, s'il est possible, dans cette solennité, à pu comploter de ses bénédictions et de ses actions de grâce, la maison, ou plutôt le temple à l'ombre duquel ont été élevés tant de générations de pieux et dévoués lévites; pour eux tous c'était un droit, c'était un devoir. Mais il est une autre classe d'hommes qui plus encore que tous ceux-là avaient le droit, le devoir, le besoin impérieux de se faire entendre, de proclamer hautement leur reconnaissance: ce sont ceux qui doivent à l'œuvre de Mgr. de Laval tout ce qu'ils sont aujourd'hui, ce sont les anciens élèves du séminaire de Québec.

Pour eux l'espectacle de cette grande figure de l'époque héroïque de notre histoire a un sens intime et mystérieux; il évoque tout un monde de souvenirs, il rappelle avec l'irréfutable témoignage de l'histoire, celui de la conscience, de cette précieuse faculté des âmes honnêtes que l'on a si bien nommée la mémoire du cœur.

Ils entendent avec un double orgueil, avec la satisfaction légitime et attendrie d'un fils, proclamer les vertus, les sacrifices, l'abnégation, par-dessus tout le génie sublime et fécond de ce descendant du premier baron chrétien de la vieille France qui fut lui-même le premier évêque de la Nouvelle-France, de cet homme qui, comme l'a dit si eloquemment son premier panégyriste, M. de la Colombière: "Nouvel Atlas, chargé sur ses épaules le fardeau d'un monde nouveau."

Oui, tout ce que nous voyons, tout ce que nous avons, tout ce que nous aimons, tout ce que nous défendons, tout ce que nous défendrons au péril de notre vie; tout cela est son ouvrage, tout cela est la féconde conséquence de sa grande pensée. Il y a plus, tout cela, il l'avait voulu, il l'avait prévu, il l'avait commencé.

Il ne s'était point contenté d'établir ce séminaire de théologie, il avait commencé ici une école des arts et métiers, plus loin, une école normale, et, à St. Joachim, une école d'agriculture. Il avait senti tous les besoins de la société, il avait imaginé et créé des choses que de nos jours nous avons beaucoup de peine à conquérir et à maintenir. Dans sa pensée vaste comme notre pays, profonde comme l'avenir lui-même, il avait bien prévu et voulu cette grande université qui au lieu d'être l'œuvre de ses mains, n'a été que le monument élevé à sa mémoire. Son œuvre, c'était plus que cela encore, c'était tout un système de gouvernement et de colonisation, c'était tout un système d'instruction publique et de perfectionnement religieux et moral.

C'est en effet, Messieurs, le propre du génie d'avoir son domaine dans l'avenir tout aussi bien que dans le présent; c'est le sceau le plus glorieux, le plus distinctif que la Providence imprime aux âmes d'élite; c'est la faculté la plus divine qu'elle leur communique; car de même que Dieu écarpe par anticipation les mondes qui devaient éclore sous sa main; de même elles voient d'avance par le désir et la pensée ce qui ne devra être exécuté que longtemps après elles.

Mais dans le cas présent, c'était plus réellement encore que dans tout autre, l'occasion de dire que la pensée de Mgr. de Laval contenait en germe tout ce que nous voyons aujourd'hui; puisque l'institution qu'il fondaient devait produire elle-même, comme ses fruits et ses conséquences, les choses qu'il avait entrepris de grouper autour d'elle.

On m'avait demandé de vous faire ce soir comme un abrégé de l'histoire de l'instruction publique dans ce pays. A la fin d'une aussi longue et d'une aussi brillante séance, une entreprise aussi sérieuse, une étude aussi aride à, je l'avoue, de quoi vous alarmer. Mais rassurez-vous, Mesdames et Messieurs, l'histoire de l'instruction publique en Canada n'est pas longue, car pendant une assez grande période de notre existence sociale, elle est toute dans l'histoire de cette maison; et cette histoire nous a déjà été faite à deux reprises aujourd'hui et si bien faite qu'il ne me reste nulle tentation de la recommencer.

Vous le savez en effet, Messieurs, il y eut un temps, celui qui suivit immédiatement la conquête, où cette maison fut pour bien dire la providence littéraire du pays; ce fut l'époque d'une bien difficile transition: l'œuvre entière de Mgr. de Laval fut compromise; mais son œuvre de prédilection, son œuvre capitale fut sauvée et tout le reste avec elle. Les ordres des Récollets et des Jésuites, qui avaient les premiers donné l'instruction aux enfants de la colonie sur son berceau, avaient été supprimés; les écoles qu'ils entretenaient dans la province étaient tombées avec eux; celles que Mgr. de Laval avait établies lui-même avaient eu, la plupart, le même sort; les Sulpiciens, occupés seulement de l'enseignement de la théologie et du ministère sacré, n'avaient pas encore établi le collège qui devait rendre de si importants services; il n'y avait dans tout le pays que le séminaire de Québec, quelques modestes couvents, de la Sœur Bourgeoise et quelques rares écoles de garçons.

Tout recommençait, et de ces faibles commencements ont surgi toutes les choses dont nous nous émerveillons aujourd'hui. Lorsque, par un acte que l'histoire a si bien légitimé que je ne m'arrêterai pas ici à le commenter, lorsque l'ancien collège des Jésuites fut définitivement confisqué et converti en cimetière, ce fut nécessairement vers le Séminaire de Québec que se tournèrent toutes les espérances, que se concentra toute la sollicitude de nos pères, de ces hommes qui dans les jours les plus mauvais n'ont désespéré de rien, qui nous ont laissé intact à travers tant d'épreuves le dépôt de nos traditions nationales. Et voici que déjà cette confiance est récompensée, voici qu'une troupe d'élite sortie de cette inexpugnable forteresse commences à combattre les combats de la religion et de la patrie; voici qu'une législature en grande partie composée d'élèves de cette maison affirme et soutient les droits du peuple conquis, ou plutôt abandonné et trahi; et s'occupe de reconstruire sur une nouvelle base l'édifice de notre société. Et quel pensez-vous que fut un des premiers actes de ces législateurs? Ce fut une loi qui

autorisa les fabriques à créer et à entretenir des écoles élémentaires; plaçant ainsi sous le contrôle des curés sortis de la maison de Mgr. de Laval l'instruction primaire pour laquelle il avait montré une si vive sollicitude. Plus tard, le parlement canadien accorda une subvention aux écoles, pourvu à un système très-simple et peut-être, pour les circonstances de l'époque, assez efficace; c'était l'âge d'or de l'instruction publique, c'était alors aussi l'âge d'or du parlement, et vous en jugerez par le fait que les membres du parlement étaient alors les inspecteurs d'école et s'acquittaient avec zèle et ponctualité de cette importante mission. (Bises et applaudissements). Je me rappelle moi-même, étant alors élève de cette maison, avoir accompagné M. Elzéar Bédard qui représentait le comté de Montmorency, dans quelques-unes de ses visites. Je n'ai pas oublié non plus avec quelle joie, avec quel orgueil, les élèves recevaient les livres que la législature avait fait acheter pour être distribués comme récompense dans les écoles par chaque député.

Mais ici encore un nouveau désert attendait l'éducation. Par un acte que je ne sais comment qualifier, mais qui, dans tous les cas, aurait suffi pour lui mériter l'énergique et pittoresque expression d'un de nos hommes publics, qui un jour le traita d'assemblée de vieillards malfrants, le conseil législatif d'alors, bien digne ont de celui d'aujourd'hui, laissa tomber la loi de l'éducation et un grand nombre d'écoles furent fermées.

Les événements qui ont changé notre constitution et ont amené la réunion des deux Canadas, et le régime actuel trouverent le pays possédant 69 collèges et couvents et 1569 écoles élémentaires avec 57000 élèves. Ici encore, comme au temps de la conquête, ce qui semblait devoir être uniquement une source de désastres n'a fait qu'accroître notre développement intellectuel et moral. Je ne dirai rien de ce qui s'est fait de nos jours; je le résumerai seulement en disant que nous possédons aujourd'hui 3500 institutions d'éducation et écoles de tout genre ayant en tout près de 120,000 élèves.

Est-ce à dire que nous n'ayons plus rien à faire, que notre tâche soit achevée? Il s'en faut de beaucoup. Ce qui reste à faire est tout aussi important, tout aussi essentiel que l'ouvrage accompli. Mais de ce court tableau ressort une vérité sociale qui n'a peut-être jamais été mieux prouvée; c'est l'indivisible, ensable nécessité de la haute éducation dans une société et son influence toute puissante sur l'instruction primaire. De cette seule maison d'éducation qui nous resta aux jours les plus critiques de notre histoire, sont sortis les hommes qui ont constitué, protégé, organisé, défendu notre nationalité au moment des plus grands périls; d'elle et de la maison de St. Sulpice sont sortis les fondateurs de nos autres collèges et les hommes publics qui sur toute la surface du pays ont lutté pour l'établissement et le maintien de notre système d'instruction publique actuel. Sans ces hommes, aurait-il jamais existé, aurait-il jamais pu se maintenir? Il ne suffit point en effet de faire des lois, d'avoir même à sa disposition la force qui peut les faire exécuter; l'opinion publique est l'indispensable garantie, la sanction la plus efficace de toute législation. Ai-je besoin de vous redire les sacrifices et les efforts des hommes instruits sur toute la surface du pays pour obtenir de notre population son concours qu'exigeait non-seulement la nature même des choses, mais la forme particulière de notre gouvernement, et celle de notre nouveau système d'instruction publique, créés sur ceux des pays où l'action municipale et locale y a la plus grande part? Sans eux, sans ces hommes de courage et de dévouement, l'ignorance eût triomphé, la taxe pour les écoles eût été honte et répudiée, notre système actuel, aujourd'hui dans toute la force de la jeunesse et de l'accroissement, eût été impitoyablement écrasé à son berceau.

De reste, de même que l'individu n'atteint point sans instruction et surtout sans éducation religieuse et morale le développement qui lui est nécessaire dans la vie sociale; de même la société serait incomplète, de même elle serait frappée d'impuissance, si elle ne possédait quelque part dans son sein cette plénitude de science et de perfectionnement, cette universalité des connaissances humaines qu'indique le nom même de l'institution où nous nous trouvons aujourd'hui. L'instruction supérieure est donc à la société ce que l'instruction élémentaire est à l'individu; cette dernière, c'est la vie répandue dans toutes les parties du corps de l'état; l'autre, c'est la plénitude de la vie siègeant dans les grands organes qui l'animent, le dirigent et sans lesquels il ne peut vivre.

Donnez à tous les individus qui composent une nation le minimum de l'éducation; que tout le monde sache lire et écrire; mais que personne ne sache rien de plus, cette nation évidemment serait de beaucoup inférieure à celle qui, déjà assez malheureuse, ne posséderait qu'une petite classe d'hommes parfaitement instruits et dont la masse serait plongée dans l'ignorance. Elle lui serait inférieure sous le triple point de vue intellectuel, moral, et même matériel. Donnez-nous des milliers et des milliers d'ouvriers sachant lire et écrire; comment construiront ils un pont gigantesque comme le pont Victoria, une église comme la cathédrale de Cologne, un monument comme St. Pierre de Rome, sans l'architecte ou l'ingénieur ayant toute la science des siècles au service de son génie? Donnez-nous encore tout un peuple sachant lire, et que lira-t-il si personne ne sait faire des livres pour lui? Allez plus loin, répandez partout si vous le voulez une somme un peu plus grande de connaissances; développez l'instruction primaire dans une certaine mesure; et négligez en même temps les profonds réservoirs où doivent se trouver les sources même de la science, d'où elle doit descendre avec la double autorité de la religion et de la philosophie, et vous verrez de quels désordres, de quelles luttes effrayantes, de quels malheurs vous serez affligés.